

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 42

Artikel: On bouibo bin breçi
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211581>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler,

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 16 octobre 1915 : La Belle Marguerite de Praz-Paley (V. F.). — Le mobilier de M. de Praroman. — On bouibo bin brei (Marc à Louis). — Pour la Suisse! (François Grize). — La femme fin de siècle. — Dame Anastasie. — Un vieux traitement du rhume de cerveau. — Bonaparte en Suisse ou une halte du grand homme, à Villeneuve, par J.-J. Porchat (A suivre).

LA BELLE MARGUERITE DE PRAZ-PALEY

A Praz-Paley, sur les coteaux de Lavaux, vivait, à la fin du XVIII^e siècle, une jeune personne qui enflamma le cœur de plus d'un garçon. Fille de parents considérés, elle se nommait Marguerite T... C'était, comme on dit, une belle plante, du moins autant que nous pouvons en juger par les billets ci-dessous, que nous passe un ami du *Conteur*, billets jaunis dont l'encre a pâli, mais pleins de vie, de jeunesse et d'ardente passion. Voici le premier :

A Mademoiselle,
Mademoiselle T...,
En praz Palais,
par Cully.

Mademoiselle,

De quelle manière pourrai-je m'énoncer auprès de votre aimable personne pour être la mieux reçue, je ferai à cet effet tout ce qu'un véritable aimant peut s'imaginer pour acquiescer non seulement la bienveillance d'une Compagne qui au premier coup d'œil en atteint une joie d'espérance, mais aussi et par dessus d'en prouver un vrai dévouement accompagné de toutes les qualités recherchées pour son parfait bonheur. Si j'osais Mademoiselle approcher ces inclinations auprès de qui je m'adresse, je m'envisagerai l'homme le plus heureux non seulement pour les choses présentes, mais aussi pour celles qui sont avenir, et la cause principale est invariable de vous en rendre la réciprocité avec la loyauté la plus assurée, que ma naturalité et franchise ne veuille pas vous faire douter un instant des indices en abrégés ici exprimés et prêt à s'effectuer; mais qu'au contraire elle puissent vous faire naître les réflexions qui sont l'objet de mes passions affectionnées et sincères pour lesquelles je suis prêt à me vouer pour la vie à votre service.

Votre très humble

Mademoiselle et dévoué serviteur
Charles-Louis P...Morrens ce 26^{me} Décembre 1797.

Charles-Louis P... s'embrouillait un peu dans ses belles phrases et maniait apparemment avec plus d'habileté le fossoir que la plume. La belle Marguerite ne semble pas l'avoir encouragé longtemps dans son manège amoureux, car voici, quatre mois plus tard, un officier qui lui écrit sur le ton d'un « très cher ami ». Cet officier commande une compagnie des troupes vaudoises appelées à marcher avec l'armée française contre les montagnards du Haut-Valais, qui se révoltaient contre le directoire de la République helvétique.

A la Citoyenne

Marguerite T... de Prapalez, par Cully.

Ma très chère Amie Marguerite,

Je vous envoie un baisé touché par le bout de ma plume, jusque que je j'ai le plaisir de vous en toucher un plus proche. Car mon amitié est si forte attachée à vous que je ne prens aucun plaisir par

ici, que de m'attacher exactement à mon service. Mais cependant je me console en pensant qu'il y a toute apparence que j'aurai le plaisir de vous voir d'en peut, je viens d'apprendre dans ce moment que Sion veut se rendre. L'on a cependant prit cette nuit passée 2 pièces de canons à nos frères. Mais par contre l'on a déjà prit 24 de leur prisonnier que l'on a emmener à Chillon. Mon cousin Chappuis et les deux autres capitaines sont parti hair matain pour aller contre Sion. Je vous salue de tout mon cœur et je demeure votre cher ami lié.

J..., capitaine.

Bex ce 16 May 1798.

L'année se passe sans que Marguerite ait donné son cœur. Cependant, le capitaine est rentré depuis longtemps de sa campagne du Valais. N'est-elle plus pour lui la « très chère amie ? » « Souvent femme varie », se chantaient peut-être à eux-mêmes d'autres soupirants. L'un d'eux est un magistrat, le justicier E. J... D'une belle écriture de notaire, il tourne le poulet ci-après :

A Mademoiselle,
Mademoiselle J^{me} Marg^{tr} T...
Prapalez.
Châtillens ce 27^e Xbre, 1798.

Mademoiselle,

Depuis quelques jours quelques garçons d'ici et Oron, avaient projeté de fêter ce nouvel-an à la Dausaz, et c'est seulement hier qu'ils ont pu réussir d'avoir un joueur. Et maintenant ils me parlent et ils me pressent pour être de leur partie. Mais hélas comment pourrais-je partager avec eux les divertissements qu'ils se proposent d'avoir, pendant qu'il ny auroit là que mon corps, puisque mon âme est continuellement auprès de vous. Oserois-je, pour que je pusse prendre véritablement part à ces divertissements et que j'eusse la belle de toutes les belles, vous prier instamment Mademoiselle me procurer l'honneur et le plaisir d'en être. Veuillez me donner Réponse que j'irai prendre la liberté d'aller chercher chez vous un de ces jours. Cette demande est bien hardie mais je supplie votre indulgence de la pardonner.

Je ne ressayerai pas ici de tracer ni vos graces, ni votre beauté, car quand j'aurais la lire d'Apollon, je ne pourrais décrire ni l'une ni l'autre.

En attendant l'avantage de vous voir et de vous parler je reste toujours avec l'amour le plus pur, et toute l'estime possible,

Mademoiselle
Votre très humble et
très obéissant serviteur
E. J..., justicier.

Ici s'arrête cette correspondance. Le justicier l'emporta-t-il sur ses rivaux? Nous ne le savons. Quoi qu'il en soit, il nous a paru intéressant de reproduire ici ces lettres où, en dépit des troubles de l'époque, se dévoile si ingénument l'âme aimante de la jeunesse de Lavaux.

Les guerres auront beau se déchaîner, il y aura toujours quelque part une belle Marguerite, vers qui voleront les pensées d'un simple vigneron ou d'un fier capitaine.

V. F.

Pensée. — Les dévotes sont naturellement curieuses. Elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas par le plaisir de savoir les péchés des autres.

Marivaux.

Le mobilier de M. de Praroman.

On nous écrit :

Dans la note accompagnant l'inventaire du mobilier de M. de Praroman en 1618 et qu'il publie dans le dernier numéro du *Conteur*, M. R. dit ignorer ce qu'était le meuble de cave que l'on appelait un « poulain », et de même le « couteau bresset » dont parlent des documents des 17^e et 18^e siècles.

Le « poulain » est cette sorte de lourd brancard qui sert à descendre les tonneaux à la cave. La chose et le terme sont encore en usage aujourd'hui.

Quand au « couteau bresset », c'est le couteau à deux manches, dont la lame est en croissant et qui sert à hacher. « Bresset » vient sans doute de « bressi » ou « breci » (bercer) car pour hacher on imprime au couteau le même mouvement qu'au berceau qu'on balance.

Nous avons reçu d'autres communications encore, touchant le même article. Nous les résumerons dans notre prochain numéro.

Référence. — Une dame dont les factures restent volontiers en souffrance — demande à sa couturière des renseignements sur une bonne qui, précédemment, avait déjà servi chez elle ?

— Cette fille est-elle honnête ?

— Tout ce que je puis vous dire, Madame, c'est que chaque fois que je l'ai envoyée chez vous avec une note de fournitures, elle est revenue les mains vides !

ON BOUIBO BIN BRECI.

STA veillâ quie, lo cabaret ètai plliein quemet onna bossa de retso, pè la mau que lài avâi zu on enterrâ et que lè dzein l'avant fè vigneuse aprî. On avâi tsantâ, bramâ, racontâ dâi mouf de gândois, terf âo dâi, djuvî à la bourre, à la bite. Enfin quie ! l'ètai la minè et sè pas quemet de la mètsance l'ètai arrevâie asse rido. Faillâi modâ po l'ottô, lài a pas ! et, po bin, l'ètai on croûto momeint, principalameint po cliiau que l'ètant maryâ.

Luciin à Preniau peinsâve à tot cein ein chèdeint lè z'ègrâ dau cabaret. Gâ la fenna ! L'è que badenâve pas su clli chapitre sa granta tseghelhie de Jeannette Pétairu, quand bin l'rant maryâ pire du la douz'an et que l'avant zû l'an passâ on galé petit bouibo. L'è iena que l'avâi su lo teni dèzo sè gredon, melebâogro ! Faillâi pas que lo Luciin brontsâi et que s'arrite âo cabaret ! Ein ouîai son compto quand revegnâi à la carrâie : on veretâblo pridzo dau djonno et pu dû cein tiutsi à l'hôteu dau Tiuveri et medzi la soupa à la potta omète houit senanne.

Mon Luciin pètâve dau minço po s'allâ reduire. L'âovre la porta dau pâilo tot pllian, tré sè solâ et lè bete per que bas su lo couai po ne pas que fassant dau tredon et ne pas reveilli sa

Jeannette Pétairu, que l'ouïssâi ronflâ. Sè dèvite à tsavon, que la tsemise, et l'allâve cambâ pè lo pfâ dau lhi pourrâ à la parâ quand... lài vint on autre idée. Sè revîre, va vè lo bri et sè met à breçî quemet po fère eindroumi lo bouibo, ein tsanteint, asse dâo que pouâve, quand bin l'avâi dâi renaille amon la guier-guïetta:

Nono!

Petit poupon qui fait nono
Dans son berceau!
Sa maman viendra bientôt
Lui apporter du gâteau!
Son papa viendra demain
Lui apporter du bon pain!

Et dinse bin d'âi iâdzo à la felâie. A n'on certain momeint, ie l'ouît la Jeannette que socliâve moins épais et que se verive.

— Ah! l'i dza quie, que lài fâ. Bin bon sou que t'i! Qu'ète oncora que cliâu manâire.

— Te lo vâi. Su arrevâ l'a dza grand teimps, omète duve z'hâore. Lo mousse fasâi état de mouettâ, adan, po ne pas tè reveillî, mè su levâ tot plian, et pu ie breinno lo bri po lo reindroumi.

Adan, vo z'arâi falu odre la Jeannette:

— Quaise-tè, tsaravodta de dzanliâ! Lo petit que dor dè coôte mè du hier a né!...

La fin l'è trau granta. A six hâore dau matin, quatre mâi et trâi senanne apri, la Jeannette Pétairu teimpètâve adî.

Lo Lucin l'è vegnâi tot sor.

MARC A LOUIS.

M. X, banquier à son employé: Vos chiffres sont bien mal faits, regardez-moi ce 3, tout le monde le prendrait pour un 5.

Le commis. — Mais Monsieur, c'est bien un 5.

Le banquier. — Tiens! j'aurais juré que c'était un 3.

POUR LA SUISSE!

Qui donc se souvient encore du Père Grize, le vieux chansonnier de Villars-Burquin, qui s'en allait de ville en ville, de village en village, dans le canton, colportant ses chansons, inspirées par les événements du jour? Si la forme n'en était pas impeccable, du moins, ces chansons de rue ne manquaient parfois ni d'originalité ni de piquant.

Monté sur un « tabouret », au coin des places, le père Grize chantait ses chansons aux passants, dont le cercle allait bientôt grossissant. Les uns applaudissaient bruyamment le chanteur et la chanson, interprètes de leurs sentiments; les autres, après un moment, relevaient le col de leur habit et s'esquivaient sans bruit, la tête basse, pour échapper aux quolibets qui les guettaient.

C'est bien vieux, bien vieux tout, cela; ça se passait entre 1840 et 1860.

Voici une de ces chansons, intitulée: *Chanson analogue au présent. Pour la Suisse!* (Air connu). Or, pour vieille qu'elle soit, cette chanson n'en est encore pas trop mal « analogue » au temps où nous sommes. Jugez-en!

Tous mes vœux sont pour ma patrie;
Pour elle aussi sont tous mes chants.
Inspire-moi, terre chérie,
Des sons vrais, simples et touchants.
Oh! nous tous, compagnons et frères;
Que ces beaux jours ont réunis,
Fiers du souvenir de nos pères,
Soyons Suisses, soyons unis.

Souvenons-nous bien que nous sommes
Les compatriotes de Tell,
Les descendants des vaillants hommes,
Dignes d'un honneur immortel.
Ah! d'une origine si belle,
Sentons toujours, sentons le prix,
Que notre cœur y soit fidèle,
Soyons Suisses, soyons unis.

Mœurs antiques et respectables;
Des anciens Suisses, nos aïeux:
Puisse vos traits ineffaçables,
Revivre au cœur de nos neveux;
Et s'il est vrai que l'Helvétie,
De la vertu soit le pays,
Enfants d'une même patrie,
Soyons Suisses, soyons unis.

Que tous les cantons de la Suisse
Ne forment plus qu'un seul canton;
Que la cocarde les unisse
Et leur donne à tous un seul nom.
Devant ce nom de l'Helvétie,
Les autres n'auront plus de prix:
Enfants de la même patrie,
Soyons Suisses, soyons unis.

FRANÇOIS GRIZE, de Villars-Burquin.

Qu'est-ce, qui presse? — Le régent d'une commune du Gros-de-Vaud demandait, depuis très longtemps déjà, à l'autorité municipale, de bien vouloir faire construire une étable à porcs, désirant engraisser annuellement un de ces animaux. Ne voyant venir aucune réponse de la Municipalité, ce régent s'adresse au Président du Conseil général, qui, plus empressé, court chez le syndic, à qui il adresse d'assez vives observations à ce sujet.

Le syndic, qui ne veut pas passer pour un négligent, lui répond:

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Quand le cochon sera là, on fera le « buaton ».

LA FEMME FIN DE SIÈCLE

Vous allez bondir. Mesdames! Bondissez! Il y a de quoi. Voyez donc ce qu'un impudent chroniqueur a osé écrire de vous, en 1896. De vous, n'est pas juste, en somme, car c'est de la femme fin XIX^e siècle qu'il s'agit; de celle-là, seulement. En reste-t-il encore? Oh! ma foi, s'il en reste, tant pis! Elles doivent être, d'ailleurs, aujourd'hui, si tellement — comme on dit ici — plus jeunes qu'alors, qu'il n'est plus possible de les reconnaître.

Or ce monstre d'homme, frappé d'archaïsme, toqué de bon vieux temps, écrivait ceci:

« C'est de la femme d'à présent, c'est-à-dire fin XIX^e siècle — dont nous allons vous entretenir, sujet un tant soit peu délicat, mais que nous n'hésitons pas à aborder, parce qu'il faut réagir de toutes ses forces contre les tendances actuelles, qui ne tarderont pas à saper par la base ce que nous avons de plus cher: la famille.

» La femme d'aujourd'hui, sous prétexte d'émancipation, trouve séant et tout naturel de se donner des allures masculines et de copier l'homme en bien des choses.

» Ainsi, depuis quelque temps, la femme fait de la bicyclette au moins autant que l'homme, celles qui ne s'adonnent pas à ce sport (ici encore elles sont nombreuses), arborent hardiment le costume de bicycliste et n'hésitent pas à se présenter un peu partout dans ce singulier accoutrement, qui n'est rien moins que seyant.

» Devenue pédagogue, la compagne de l'homme se détache de plus en plus de son intérieur, en un mot, du foyer, la base de tout, puisqu'il est le centre de la famille.

» Au lieu de se préoccuper des soins du ménage, la femme cherche au dehors les éléments d'une vie factice et pleine d'imprévu, qui a le don de l'attirer et de la charmer.

» Si elle n'a aucune notion de cuisine, et ne sait même pas faire une soupe, mettre cuire un morceau de viande ou éplucher un légume, ce qu'elle considère être par trop « pot-au-feu », en revanche l'aplomb ne lui manque pas, accompagné d'une coquetterie généralement excessive et hors de proportion avec sa modeste position.

» Les couples prennent leurs repas au restaurant, la femme donne tout à faire au dehors, et bientôt on n'arrive plus à mettre les deux bouts ensemble.

» Si, par malheur, il survient un enfant, on a bien soin de l'envoyer prestement en nourrice, où on va le voir quand on en trouve le temps.

» Les charges devenant plus lourdes, la femme s'évertue à travailler au-dehors.

» De ce fait, la vie de famille n'existe plus, et quand arrive le dimanche, l'intérieur se trouve dépourvu des choses les plus nécessaires.

» Alors, on n'hésite pas à dépenser une bonne partie du gain de la semaine en achats de toutes sortes, attendu qu'il a été impossible d'apporter aucun soin à l'entretien du linge ou de menus détails qui constituent une partie de l'existence.

» A qui incombe la faute de cette nouvelle calamité qui nous menace?

» Aux mères de famille aussi maladroites qu'imprévoyantes, qui, ayant considéré leurs filles comme de petits phénix, n'ont pas voulu leur apprendre à mettre la main à « la pâte » de peur qu'elles se les salissent.

» Aussi, après les avoir bien « élevées », la plupart d'entre elles ne peuvent descendre jusqu'à épouser un ouvrier, qui, du reste, serait malheureux comme les pierres du chemin avec une telle femme, chez qui le manque de savoir faire est largement compensé par les goûts excentriques et dispendieux.

» Nos femmes fin de siècle ressemblent en cela à un arbuste dont les rameaux se développent à profusion, mais qui, pour cette raison même, ne peut produire aucun fruit.

» Qui donc nous rendra la candeur et la simplicité de nos mères, dont on avait bien soin de faire des femmes utiles, — ce qui ne les empêchait pas d'être agréables, — au lieu et place de ces jolies poupées aux regards trop hardis et à la désinvolture par trop cavalière.

» Que la corolle de la fleur soit moins ouverte, que les pétales soient moins brillants, mais qu'il nous soit encore donné de retrouver dans le calice, c'est-à-dire dans le cœur, cette attirance, ce parfum énivrant d'autrefois dont nos pères furent heureux de se griser. »

Le pauvre petit. — Le fils de M. X. s'est fait naturaliser Français pour entrer dans la marine. On demande de ses nouvelles à son père.

— Oh! dit-il, le pauvre petit va maintenant être bien embarrassé pour nous écrire. Dans sa dernière lettre il nous annonce que son commandant a fait jeter « l'ancre ».

DAME ANASTASIE

On a, depuis un an, cassé pas mal de sucre sur le dos de la censure. Il faut dire qu'elle a tout fait pour cela. Il n'est pas d'excès qu'elle n'ait commis, sous prétexte d'en réprimer à beaucoup moins répréhensibles; elle n'a manqué aucune occasion de mettre les pieds dans le plat, oh! mais jusqu'au genou. Seulement, comme la guerre l'a armée jusqu'aux dents, et quelles dents! il a fallu céder: Elle ne perd, du reste, rien pour attendre.

Pour le moment, on se borne à plaisanter, à chansonnier dame Anastasie. Cela doit pas mal l'agacer; mais elle fait bonne mine à mauvais jeu. C'est plus sage... et plus prudent.

Rappelons, à ce propos, les vers que voici de Gille, dans le *Pèle-Mêle*:

L'autre jour chez Anastasie
Un journaliste s'en allait
Pour soumettre à Sa Courtoisie
Un innocent entrefilet.

Ce dont il s'agissait... Qu'importe!
Il ne citait ni noms, ni lieux.
Et tout en frappant à la porte
Il s'enhardissait de son mieux.

Mais dès qu'il ouït la cruelle
Cliquer le ciseau d'acier,
Il lui vint un frayeur telle
Que, laissant là son court papier,